Zeitschrift: Schweizerische numismatische Rundschau = Revue suisse de numismatique = Rivista svizzera di numismatica

Herausgeber: Schweizerische Numismatische Gesellschaft

Band: 94 (2015)

Buchbesprechung: Kommentare zu numismatischer Literatur

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Alexa Küter

Zwischen Republik und Kaiserzeit. Die Münzmeisterprägung unter Augustus

Berliner Numismatische Forschungen, Neue Folge, Band 11, Berlin, 2014.
412 p., durchgehend farbig ill.; 79 €, ISBN 978-3-7861-2708-6

Issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2008 à l'université de Tübingen sous la direction de R. Wolters, le livre d'Alexa Küter propose une étude des monnaies émises à Rome sous Auguste par les triumvirs monétaires (RIC I², pp. 61–78, n°s 278–468). Ces émissions surprenantes, dernières frappes à mentionner le triumvirat monétaire, ont fait couler beaucoup d'encre, mais elles n'avaient encore jamais fait l'objet d'une monographie spécifique abordant de manière globale leurs diverses particularités: nature et fonction du triumvirat monétaire, identité des triumvirs, chronologie des émissions, iconographie, typologie et, enfin, signification générale du rétablissement du triumvirat monétaire par Auguste. Le livre d'A. Küter vient donc combler une lacune bibliographique.

Le propos d'A. Küter n'est cependant pas de tout dire sur ces émissions. Bien qu'elle fasse à l'occasion usage des liaisons de coins repérables entre des séries frappées par des monétaires différents, essentiellement pour établir la composition des collèges, A. Küter ne propose pas d'études de coins, même ponctuelles. Elle ne s'intéresse pas davantage aux questions de circulation monétaire et ne précise pas, lorsqu'il est possible de la connaître, la répartition des trouvailles et trésors dans lesquels figurent les émissions des monétaires, ni les lieux de conservation des exemplaires les plus rares. Cela, sans doute, décevra les archéologues et une partie des numismates, mais A. Küter s'en justifie dans son introduction. De fait, le matériel considéré pose tant de problèmes et suscite tant de questions qu'il aurait été difficile d'en traiter tous les aspects. Le parti pris, très légitime, d'envisager en bloc toutes les émissions des monétaires imposait des choix. Celui d'A. Küter fut d'orienter ses recherches autour de deux grandes questions, la première n'étant qu'un préalable nécessaire au traitement de la seconde: la chronologie des émissions tout d'abord, et les possibilités de communication offertes par la monnaie ensuite, c'est-à-dire les images monétaires surtout. En traitant ces deux questions, A. Küter se propose de revisiter la vie politique, religieuse et sociale de Rome au moment du passage de la République au Principat, sur les plans aussi bien intérieur qu'extérieur. Il s'agit donc d'un travail d'historien soucieux d'exploiter une source bien précise, dont la richesse est assurément trop peu mise à contribution par les non-numismates.

Le premier chapitre, introductif, présente le matériel et l'état de la bibliographie, fixe les objectifs de l'analyse et les méthodes pour y parvenir (la chronologie et l'analyse d'images). Il se conclut par un rappel des fonctions et des missions d'un triumvir monétaire. Sont évoqués l'âge de recrutement, variable, le mode de désignation, selon A. Küter une élection jusqu'en 13 avant notre ère (l'accession des chevaliers au vigintivirat à partir de cette année change la

donne), le niveau social des triumvirs, d'emblée élevé, et les divers officiels avec qui ils devaient s'accorder (notamment le préfet de l'*aerarium*). L'idée directrice, peu contestable, est que le retour du triumvirat monétaire est une mesure consensuelle.

Suit un deuxième chapitre traitant des questions de chronologie. Cette partie joue naturellement un rôle très important. À l'issue d'un raisonnement serré où elle prend notamment ses distances avec l'héritage de K. Kraft, particulièrement sensible dans les catalogues des principales collections publiques qui conditionnent, à leur tour, les ouvrages des historiens, A. Küter avance sa propre périodisation et suggère de dater les frappes des monétaires entre 23 et 6 avant notre ère, soit dans un arc chronologique plus large que celui qui est habituellement retenu. Les questions des débuts et de l'arrêt des émissions des monétaires font l'objet d'un soin particulier. A. Küter revient au RIC I pour la partie haute de la chronologie, en intervertissant cependant les deux premiers collèges (Piso, Surdinus et Rufus laisseraient l'année 23 à Gallus, Celer et Lupercus), en raison, entre autres, des analyses de composition réalisées par Klein et von Kaenel. Sa position est plus originale pour les *quadrantes* et les as tardifs (RIC 426–442), qu'elle date de 11 à 6 avant notre ère en supprimant l'intervalle sans frappe des années 11 et 10 supposé dans toutes les propositions précédentes. Elle suggère également que la série de *quadrantes* a dû commencer par le triumvirat de Pulcher, Taurus et Regulus. Son argument est que les *quadrantes* doivent être placés avant les as tardifs (RIC 426–442), soit de 11 à 8, parce que les as révèlent une tendance nouvelle à l'ajustement des coins qui ne s'observe pas sur les *quadrantes* mais se retrouve à partir des années 10 de notre ère sur les as de Rome. Elle y voit une évolution nette dans les pratiques de l'atelier, et un critère décisif pour établir la chronologie des émissions. Les as (qui seraient bien des as et non des *dupondii*) lui semblent dater de 7 et 6 en raison de leurs liens avec le triomphe de Tibère. L'établissement de deux groupes successifs d'as repose également sur les analyses de Klein et von Kaenel. Le classement relatif des *quadrantes* s'appuie encore sur les remarques des mêmes auteurs concernant l'évolution des teneurs en argent et en fer, et sur le constat, repris de Carter, d'une modification progressive des formes des flans. Selon A. Küter, l'œuvre monétaire augustéenne, notamment sur le bronze, est essentiellement liée à la volonté de couvrir les besoins en numéraire, qui expliquent les différents cycles de production. L'arrêt des frappes interviendrait à partir du moment où, grâce à son augmentation graduelle, le stock de monnaies en circulation aurait atteint un niveau satisfaisant. Le reste du développement repose surtout sur la reconstitution des collèges (composition et datation), avec pour points fixes les séries datées. Le raisonnement, très clair et structuré en treize sous-parties logiquement ordonnées, est cohérent et s'appuie sur des arguments variés: typologie, monnaies de fouilles, analyses élémentaires, prosopographie (Lamia et Pison notamment), sources littéraires (Orose, Tacite, Horace, Pline), trésors, évolution générale de l'histoire monétaire, réforme financière, contexte historique. S'il n'a pas le caractère d'une démonstration absolue, comme le reconnaît A. Küter elle-même, l'arrangement proposé repose sur un faisceau d'indices soigneusement évalués, et il est exact que les autres solutions ne sont pas mieux assurées. Seules de nouvelles informations d'ordre archéologique et technique paraissent à même de faire avancer le débat.

L'analyse détaillée de la production de chaque collège de monétaires, principalement sous l'angle iconographique, constitue le troisième chapitre. Chaque triumvir fait l'objet d'une étude distincte comprenant une présentation prosopographique, qui précise la tradition familiale du monétaire et aide à identifier sa position politique. Vient ensuite une description détaillée de chaque dénomination produite, dont l'objectif est d'améliorer les notices trop souvent sommaires des catalogues. Les monnaies sont systématiquement illustrées *suo loco*. Un développement très précieux est consacré aux sources iconographiques de chaque type dans le monnayage républicain, avec, là aussi, une illustration abondante. Cette recherche des sources, qui montre que la référence à l'histoire personnelle de chaque monétaire joue un rôle plus important dans la typologie que l'on ne pourrait spontanément le penser, est accompagnée de l'historiographie disponible pour chaque type et d'un commentaire original. Ce troisième chapitre s'étend des pages 29 à 318 et constitue le cœur de l'ouvrage d'A. Küter. Les notices rendent de grands services et se prêtent très bien à un usage ponctuel, l'ouvrage pouvant dès lors être utilisé comme un dictionnaire. Il est impossible de rendre compte des apports de chacune des notices, mais on signalera en particulier celles qui sont consacrées au premier triumvirat, qui comportent une analyse très fine de la typologie des dénominations en alliage cuivreux (notice du monétaire C. Asinius Gallus), ou celles correspondant à l'année 12 d'après la reconstruction d'A. Küter, qui sont marquées par l'élection d'Auguste au grand pontificat et les émissions des Cornelii Lentuli. Les énigmes les plus célèbres du monnayage des triumvirs augustéens sont naturellement traitées en détail: ainsi les différents as dits de Numa, dont A. Küter soutient l'authenticité, les as triomphaux, ou *inter alia* le sens de l'inscription de l'émission RIC 418, qu'A. Küter développe en *C(omitia) C(aesaris)* de manière convaincante.

Le chapitre IV est une partie conclusive qui reprend les acquis du catalogue et répond aux questions posées en introduction. Après avoir noté que l'exercice du triumvirat monétaire offre de bonnes chances, mais aucune garantie, d'accéder plus tard au consulat, A. Küter montre que nombre de monétaires augustéens appartenaient à des familles ayant déjà une tradition d'exercice du triumvirat sous la République, une continuité que soulignent parfois des choix typologiques; les autres monétaires sont des nouveaux venus, souvent proches du pouvoir augustéen, qui trouvent dans le vigintivirat une occasion d'affirmer leur importance politique. Vient ensuite un résumé des thèmes principaux des frappes monétaires en métal précieux (tradition familiale des monétaires et succès d'Auguste en Orient pour l'année 19/18, Jeux Séculaires et départ du Prince pour 17, hauts faits et honneurs du Prince pour l'année 16, retour du Prince et exaltation de la *Domus Augusta* en 13, mort d'Agrippa et élection d'Auguste au grand pontificat en 12). Ces divers thèmes, qui illustrent selon A. Küter la *uirtus* et la *pietas* du Prince, servent à justifier le consensus qui soutient son pouvoir et s'exprime par des décisions officielles (des votes en particulier). Deux tableaux récapitulent aux pages 325 et 326 les interprétations qu'A. Küter juge les plus notables pour chaque type en métal précieux (34 au total) et les améliorations de description par rapport au RIC^2, qui sont réelles. La dernière section du chapitre propose une interprétation générale des images monétaires élaborées par les triumvirs. La typologie du bronze, très stable, ne s'adresserait

pas aux soldats mais «au reste» du peuple romain, et les *quadrantes* relèveraient d'une iconographie civique particulièrement assertive. Le langage du monnayage précieux serait très différent, et viserait un public plus averti, c'est-à-dire les soldats et les usagers capables de décoder des images elliptiques et savantes, mais aussi le Prince lui-même. Sa complexité (les émissions ne tiennent pas toutes le même discours et reflètent des sensibilités très différentes) et ses multiples destinataires excluraient en tout cas que l'on parle de propagande. Finalement, le discours monétaire des triumvirs augustéens obéirait à des principes analogues à ceux qui régissent le discours monétaire républicain, et A. Küter se place, sur ce point, dans la tradition des analyses de T. Hölscher dont elle illustre la pertinence par des parallèles entre frappes républicaines et frappes augustéennes. Elle ajoute cependant que cette grammaire traditionnelle pouvait produire des sens nouveaux et créer des modèles repris sous les princes suivants (le motif du départ du Prince par exemple). Cette postérité exclut bien sûr les allusions des monétaires à leur histoire familiale, sur laquelle A. Küter revient rapidement. Elle propose une périodisation de ce phénomène, dont l'année 18 serait le temps fort mais qui se poursuivrait jusqu'en 12, notamment avec les frappes des Cornelii Lentuli (l'identification de la statue d'A. Cornelius Cossus en RIC 412 jouant un rôle fondamental dans la reconstruction d'A. Küter). Cette analyse à la fois détaillée et théorique amène A. Küter à conclure que le Prince ne donnait pas d'instructions aux monétaires, qui demeuraient largement autonomes dans le choix des types. Dans le même temps, la représentation du Prince devient moins abstraite et s'affirme avec les années, probablement par l'effet d'une initiative des monétaires plus que d'un souhait du pouvoir. Le monnayage des monétaires tient donc le milieu entre monnayage républicain et monnayage augustéen. Le degré de contrôle exercé sur les monétaires, qui devait exister au moins sur le plan technique et financier, reste impossible à déterminer précisément, et tout laisse à penser qu'une certaine tolérance profitait à Auguste plus qu'elle ne présentait de risque pour son pouvoir. La brillante carrière de certains monétaires qui se sont signalés par l'usage de références familiales montre en tout cas que cela ne leur fut pas imputé à grief. Le retour des monétaires, par conséquent, est présenté comme l'un des moyens de consolidation du régime par une concession à la tradition, en d'autres termes comme un outil par lequel une solution transitoire devient définitive.

L'ouvrage est complété par un appendice rapprochant les frappes «espagnoles» du monnayage des triumvirs (RIC I², pp. 43–51, n°s 1–153), une très riche bibliographie, plusieurs *indices* (matières, lieux, personnes, monnaies et monuments), une planche donnant un aperçu du monnayage de triumvirs (p. 411) et deux graphiques permettant de mesurer l'évolution du rapport entre les représentations familiales et les allusions au Prince, ainsi que le rythme et la densité de ces allusions (p. 412).

L'ouvrage d'A. Küter se signale par son érudition. La bibliographie, continuée après la soutenance de la thèse, est impressionnante, et la tradition historiographique est très bien maîtrisée. Les positions des différents auteurs sont présentées clairement et fidèlement. A. Küter a toujours le souci d'indiquer la position majoritaire, et présente ce qui lui semble la solution la plus vraisemblable, sans dissimuler que la preuve fait le plus souvent défaut.

Cette démarche critique constitue l'un des points forts méthodologiques de la publication. On en trouverait un autre exemple dans la réflexion sur le sens des liaisons de coins, dont A. Küter signale à juste titre qu'elles ne doivent pas faire conclure au partage systématique des coins pour les deux émissions concernées (p. 26). L'illustration est généreuse: les fonds du cabinet de Berlin ont été abondamment mis à contribution, comme aussi d'autres institutions ou types de sources le cas échéant. On doit souligner un grand effort de pédagogie, avec des résumés réguliers, et la production d'outils facilitant la lecture ou la compréhension du raisonnement (tableaux, schémas). L'ambition de fournir un manuel sur les émissions des triumvirs explique certainement ce louable effort et le but est atteint, puisque les considérations d'A. Küter sur les interprétations des différents types, et à plusieurs reprises sur la présentation du matériel lui-même, constituent un progrès manifeste sur le RIC, notamment par le recours aux précédents républicains. L'ouvrage d'A. Küter est désormais l'ouvrage de référence pour quiconque traite de l'iconographie monétaire de l'atelier de Rome dans la première partie du Principat.

En ce qui concerne l'analyse globale, on pourra éventuellement regretter que le volume des différentes émissions n'ait pas été davantage pris en compte: dans la perspective d'une étude sur le sens et la réception des images monétaires, il n'est pas négligeable de savoir que l'on ne connaît qu'un exemplaire de tel *aureus* (RIC 413 par exemple), ou au contraire que le monnayage de bronze a été largement diffusé et abondamment copié en Occident. L'historiographie récente insiste précisément sur l'intérêt de mettre en rapport l'iconographie monétaire et les zones de circulation. On contestera peut-être aussi certaines affirmations qui devraient être mieux étayées, comme le caractère populaire de la puissance tribunicienne sous Auguste, ou l'idée que la typologie du bronze ne peut s'adresser aux soldats, alors que les incertitudes sur la nature du numéraire distribué aux troupes sont dûment mentionnées. D'inévitables coquilles sont également à relever (RIC 261 présenté comme un denier p. 332), mais elles sont rarissimes. Pour le reste, et dans la perspective d'une analyse précise de l'iconographie d'un secteur capital du monnayage d'Auguste, l'ouvrage d'A. Küter fourmille de propositions originales qui emportent souvent l'adhésion et stimulent toujours la réflexion. Sa publication, à l'occasion du 2000ème anniversaire de la mort d'Auguste, met à la disposition des chercheurs un instrument de travail très utile, qui rendra de nombreux services aux numismates, aux historiens et aux historiens de l'art.

Arnaud Suspène
Institut Thématique Pluridisciplinaire
Humanités Cultures Sociétés
Université d'Orléans – CNRS (IRAMAT – Centre Ernest-Babelon, UMR 5060)
3D, rue de la Férollerie
F – 45071 Orléans Cedex 2
suspene@yahoo.fr

Franziska Schmidt-Dick

Typenatlas der römischen Reichsprägung von Augustus bis Aemilianus. Zweiter Band: Geographische und männliche Darstellungen.

Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse, Denkschriften 428 = Veröffentlichungen der Numismatischen Kommission 55 (Wien 2011). Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften. 378 S. und 80 Taff. ISBN 978-3-7001-6955-0

Als der hier zu besprechende zweite Band des «Typenatlasses der römischen Reichsprägung» (TAR) noch in Vorbereitung war, hat die Autorin, Franziska Schmidt-Dick, in einem Vortrag darüber berichtet und mit dem Satz geschlossen: «So weit ist die Arbeit bisher gediehen, und von hier führt der Weg nur nach vorne.» Die jahrelangen Vorbereitungen hat die fleissige und geduldige Autorin inzwischen abgeschlossen und das Buch vorgelegt. Damit steht jetzt nur noch der dritte und abschliessende Band des Corpuswerkes aus.

Was bisher also zu mehr oder weniger zwei Dritteln vor uns liegt, ist ein neuartiges und sehr besonderes Corpus. Es setzt sich zum Ziel, die Reverstypologie fast der gesamten römischen Prinzipatszeit – genauer: von Augustus bis Aemilianus – nach Bildmotiven geordnet darzustellen. Typ für Typ wird mit Abbildungen und beschreibendem Text dokumentiert und jeweils mit einem knappen Kommentar versehen. Dabei erstaunt, dass der Betrachtungszeitraum bereits und gerade mit Aemilianus endet. Als Begründung dafür heisst es in der Einleitung zum ersten Band nur, dass die Typenentwicklung vor allem bei Valerianus, Gallienus und Aurelianus bereits aus Robert Göbls MIR-Bänden zu entnehmen sei, während für die Prägung anderer Herrscher der zweiten Jahrhunderthälfte erst «viele Unsicherheiten … geklärt werden» müssten[1].

So bedauerlich man diesen Verzicht auf eine Berücksichtigung der letzten Jahrzehnte des Prinzipats auch finden wird – für die Kaiserzeit bis zur Mitte des 3. Jh. werden die Bände des hoffentlich bald abgeschlossenen TAR zu den grossen numismatischen Standardwerken gehören. Ihr Nutzen und ihre Bedeutung liegen ebenso auf dem Gebiet der reinen Numismatik wie auf dem der angewandten. Für die reine Numismatik gilt das insofern, als die Typ für Typ gegebenen eingehenden Beschreibungen und guten Abbildungen so manche Lücken in der leicht zugänglichen Dokumentation des Typenschatzes schliessen und auch zu einer wertvollen Hilfe bei der Bestimmung werden können.

Als Bestimmungshandbuch ist das Werk freilich nicht primär gedacht[2]. Es will vor allem die Geschichte der Bildtypen prinzipatszeitlicher Reverse

[1] F. Schmidt-Dick, Typenatlas der römischen Reichsprägung von Augustus bis Aemilianus. Erster Band: Weibliche Darstellungen. NZ 110, 2002 = Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse, Denkschriften 309 = Veröffentlichungen der Numismatischen Kommission 38 (Wien 2002), S. 7.

[2] Schmidt-Dick (wie Anm. 1), S. 7: «Ein Nebenaspekt ist die Bestimmungshilfe.»

nachverfolgbar machen. Darin liegt seine hauptsächliche Bedeutung; und dadurch wird es zum wichtigsten Quellenwerk der prinzipatszeitlichen angewandten Numismatik. Jeder, der sich mit der Selbstdarstellung der *principes* und mit der Kaiser- und Reichsideologie befasst, sollte darauf zurückgreifen; ebenso jeder, der die Aussen-, Innen- und Religionspolitik der Zeit untersuchen möchte; auch jeder Forscher auf den Gebieten der Architektur- und überhaupt der Kunstentwicklung, der Geschichte einzelner Kulte, einzelner Provinzen oder des römischen Bildes fremder Völker; usw. usf. Auf eine vollständige Aufzählung der Anwendungsgebiete angewandter Numismatik und der Aussagen von Reverstypen, wie sie seit dem 16. Jh. immer wieder dargestellt worden sind, kann in einer Zeitschrift wie dieser verzichtet werden. Eine Sorge wäre hier nur die, wie weit die Nachbardisziplinen in der klassischen Altertumswissenschaft das Vorhandensein des neuen numismatischen Quellenwerks zur Kenntnis nehmen und es zu ihrem Nutzen anwenden werden.

Was den Aufbau des TAR betrifft, war der erste Band den weiblichen Rückseitendarstellungen (ohne solche geographischer Art) gewidmet. Der zweite Band wendet sich nun (in allerdings umgekehrter Reihenfolge) den männlichen (wiederum ohne die geographischen) und den geographischen Darstellungen zu. Der in Vorbereitung befindliche dritte Band soll Tier- und Pflanzenbilder und unbelebte Motive umfassen.

Wie bemerkt, beginnt der hier besprochene zweite TAR-Band mit den geographischen Darstellungen (S. 17–104). Sie sind also zwischen die nicht-geographischen weiblichen und männlichen eingeschoben. Untergliedert werden die geographischen Motive je nach Körperhaltung (z. B. sitzend, kniend, stehend) in elf Gruppen mit zahlreichen Subkategorien. Dabei lässt sich natürlich nicht leicht ein Überblick darüber gewinnen, welche Stadt oder Reichsgegend und welches fremde Volk im Lauf der Zeit auf welche Weise dargestellt worden ist. Durch ein Register hätte sich dieser Nachteil einigermassen ausgleichen lassen; doch verzichtet die Autorin für den zweiten Band leider auf jede Art von Index. Der Benützer wird dafür auf ein Gesamtregister im dritten Band vertröstet.

An die geographischen Motive schliessen sich die nicht-geographischen männlichen Darstellungen an – beginnend mit dem Kapitel «Götter und Heroen» (S. 105–185) und gefolgt von einem Abschnitt über «Numina» (S. 187–205). Die «Götter und Heroen» sind nach ihren Namen alphabetisch angeordnet. Unter der Bezeichnung «Numina» behandelt die Autorin dann (in dieser Reihenfolge) Bonus Eventus, Honos und «Genius» (oder besser: die Genii). Warum hier Bonus Eventus, die Genii und Honos nicht mit zu den «Göttern und Heroen» gerechnet werden, wird nicht erläutert und bleibt unerfindlich. Der Unterscheidung ist entgegen zu halten, dass sich ja das Wort *numen* als Überbegriff für eine bestimmte Kategorie übermenschlicher Wesen nicht verwenden lässt. Es bedeutet ursprünglich nur die göttliche Macht und ist im Sprachgebrauch der römischen Kaiserzeit ausserdem zu einem allgemeinen Synonym für Gottheit geworden (vgl. F. Pfister, *numen,* RE 17 [Stuttgart 1937], Sp. 1273–1291). Im Sinn von «Göttin» hatte die Autorin selbst den Begriff im ersten Band des TAR verwendet. Im Gegensatz zu ihrer Subsumierung von Bonus Eventus, den Genii und Honos unter die Kategorie der *numina* schreibt sie im zweiten Band übrigens an anderer Stelle (S. 286), eine bestimmte Darstellung sei die des «Genius Senatus oder ein

Numen» – wonach also die Genii doch nicht mit zu den *numina* gehören würden.

Die beiden letzten Abschnitte des Buches stehen unter den Überschriften «Sterbliche» (S. 207–212) und «Kaiser» (S. 213–378). Mit «Sterbliche» sind hier männliche Personen gemeint, die nicht dem Kaiserhaus angehören (Herolde, Priester, Hirten, Liktoren, Beamte und Krieger – in dieser Reihenfolge abgehandelt).

Das letzte Kapitel über die «Kaiser»-Darstellungen (oder richtiger eigentlich: über Darstellungen männlicher Angehöriger des Kaiserhauses) ist dreifach untergliedert: in solche in heroischer Nacktheit, solche in der *toga* und solche in militärischer Kleidung. Unerklärt – und unerklärlich – bleibt dabei, warum alle Köpfe und Büsten von Angehörigen des Herrscherhauses auf den Münzrückseiten (den Sonderfall des Agrippa hier mit inbegriffen) fehlen (wobei aber Entsprechendes auch für Köpfe und Büsten der einen oder anderen Gottheit gilt).

Bei einem umfangreichen Corpuswerk wie diesem hat freilich das Auflisten von Korrigenda und Addenda etwas Kleinliches. Zu Details des Textes möchte sich der Rezensent daher auf einige wenige Anmerkungen beschränken, die ihm das durch eine gewisse Relevanz zu rechtfertigen scheinen.

- S. 30: Zur Feststellung, dass für Spanien «der Hase und der Ölzweig ... typische Landesmerkmale» seien, ist zu sagen, dass für das antike Spanien nicht der Hase allgemein, sondern speziell das Kaninchen als typisches Tier galt[3]. Das auf den Münzen als landestypisch dargestellte Hasentier darf daher mit F. Imhoof-Blumer und O. Keller unbedenklich als Kaninchen angesprochen werden[4].
- S. 54 (IV.5.108): Zu den PANNONIA-Prägungen des Hadrian für L. Aelius Caesar heisst es hier: «Die Dargestellte ist als Pannonia erläutert und bezieht sich auf die Herkunft L. Aelius Caesars.» Der Thronfolger L. Aelius war jedoch nicht pannonischer, sondern italischer Abstammung. Die Prägungen erklären sich durch sein militärisches Kommando in Pannonien[5].
- S. 95 (VI.2.3.01): In der Hadrian-Legende TELLVS STABIL dürfte die Verbform zu *stabilita* zu ergänzen sein und meint dann nicht einfach nur die «festgegründete» Tellus, sondern die «(wieder) gefestigte». Damit gehört die Legende aber in den gedanklichen Kontext der etwa gleichzeitigen RESTITVTORI-Prägungen.
- S. 111 (II.1.01): Apollo Moneta («Apoll der Mahner»?) ist wohl kein «Mahner gegen die ... Pest.» Apoll kann allerdings Seuchen senden und ebenso gegen Seuchen helfen. Er kann durch Seuchen natürlich auch mahnend auf Störungen im Verhältnis zwischen Göttern und Menschen aufmerksam machen[6].

[3] Vgl. z. B. O. Keller, Die antike Tierwelt 1 [2] (Hildesheim 1980), S. 217.

[4] So mit speziellem Bezug auf den hadrianischen Aureus RIC 70 F. Imhoof-Blumer – O. Keller, Tier- und Pflanzenbilder auf Münzen und Gemmen des klassischen Altertums (Leipzig 1889), S. 59.

[5] Vgl. dazu RE Suppl. 9 (Stuttgart 1962), Sp. 554 f., s. v. Pannonia (A. Mócsy); I. Piso, Zur Tätigkeit des L. Aelius Caesar in Pannonien, Carnuntum Jahrbuch 1993/94, S. 197–202.

[6] Zur Problematik vgl. E. Marbach, Moneta, RE 16 (Stuttgart 1933), Sp. 114–118.

- S. 170 (III.1.02): Der Zusammenhang, den die Prägung hier zwischen *pietas* und wirtschaftlicher Prosperität herstellt, ist bemerkenswert. Er kann aber nur so gemeint sein, dass die *pietas* die Voraussetzung für die Prosperität ist (und nicht, wie die Autorin meint, umgekehrt).
- S. 297 (D.XIV.1.08): Bei der Behandlung des Caligula-Dupondius RIC 56 fehlt der Hinweis darauf, dass auf einzelnen Exemplaren auf dem Kopf des sitzenden Kaisers eine Strahlenkrone erkennbar ist[7].

Gewünscht hätte man dem Werk übrigens, dass eine sorgfältige Lektorierung die nicht seltenen Flüchtigkeits- bzw. Druckfehler und die oft fehlerhafte Handhabung der Gross- und Kleinschreibung im Lateinischen berichtigt hätte (Beispiele für Fehler im deutschen Text: «eine Figur ... stützt ihre Rechte, in der sie manchmal Wasserpflanzen hält, auf einen Felsen ... und hält in der Rechten [statt richtig in der Linken] ein Füllhorn» [S. 92[8]]; «kann es sich um Apollo Grannus, einem keltischen Heilgott, handeln» [S. 106]; «im gegenüber steht ...» [S. 200]; «in der gesenkten Linke» [S. 300]; «zwei Militäre» [S. 332 und 348]; «Wolters 1995» statt «Wolters 1999» [S. 365]. – Fehler in lateinischen Begriffen und Zitaten z. B.: motus maurorum [S. 126]; Genius Populi Romanis [S. 274]; ex pannonis delmatisque [S. 303]). Schwerer als solche Schönheitsfehler wiegen für den Benützer aber der schon beklagte Verzicht auf einen eigenen Index des hier besprochenen Bandes (wozu übrigens auch eine Konkordanz mit dem RIC gehören sollte) und der unerhört sparsame Umgang mit Belegzitaten für im Text getroffene Feststellungen aller Art. Möchte der Leser beispielsweise wissen, weshalb Krummschwerter als «typisch für Dacia» zu gelten haben (S. 39) oder warum «des öfteren» Prägungen Getas «rätselhaft» sind (S. 117), ist er dafür auf eine eigene Durchsicht des Buches bzw. der sonstigen Literatur angewiesen.

Alle solche kritischen Anmerkungen ändern aber nichts daran, dass Franziska Schmidt-Dicks «Typenatlas» zu den wirklich wichtigen Büchern bzw. Projekten der römischen Numismatik gehört. Hoffen wir und wünschen wir ihm einen guten und baldigen Abschluss!

Günther E. Thüry
Carl-Zeller-Gasse 21
A-2542 Kottingbrunn
guenther.e.thuery@web.de

[7] B. E. LEVY, Caligula's Radiate Crown, SM 38, 1988, S. 101–107.
[8] Den Hinweis auf diesen Fehler verdankt der Rez. seinem Freund Walter Kropf (Wien).

Nikolaus Schindel

Sylloge Nummorum Sasanidarum. The Schaaf Collection.
With contributions by Michael Alram, Rika Gyselen and Robert Schaaf

Österreichische Akademie der Wissenschaften.
Philosophisch-Historische Klasse. Denkschriften 470. Band. Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften 2014, 263 pp., 75 pl.,
ISBN 978-3-7001-7696-1

The new Sylloge catalogue is an addition to a scholarly series and marks an important step forward in mapping Sasanian monetary history and its numismatic documents. It builds on the already published volumes of the *Sylloge Nummorum Sasanidarum* of the collections in Paris, Vienna, and Berlin, in this review referred to as «the core collections» of the *Sylloge Nummorum Sasanidarum* publication project, having now advanced to the reign of Kavādh. While Sylloge catalogues are sometimes rather static, almost freezing the authoritative knowledge, this Sylloge series dynamically explores also regional collections in Usbekistan and in the Israel Museum, collections which have different archaeological backgrounds and historical geneses, and which each highlights the progress achieved in studying the new collections, revising and correcting old opinions and presenting new ones.

The new Sylloge is dedicated to an important private collection, assembled by Robert Schaaf. Publishing private collections including archaeological material is an issue of current debate on ethical treatment of archaeological artefacts. The authors avoid this topic. Coins as serial mass-produced objects with a continent wide circulation are different from other singular, often unique archaeological artefacts. Coins are produced in thousands or millions. Assembling them into a meaningful collection might be compared with organizing serial objects such as books or, better, printed political and administrative pamphlets, into a special library created for research purposes. Books and documents «talk» to each other. The publication of outstanding «libraries» is part of the preservation of heritage. The importance of this «special collection» lies in the selective criteria of its «librarian» Robert Schaaf. «Diversity in rarity» could have been his guiding principle covering the entire Sasanian period, judging by the wealth of different groups of rare pieces in the collection. The strength of this collection lies in its being complementary to the systematic general collections at the core of the project.

The present volume has a similar structure to the other volumes of the core series. It starts with «General Remarks and Commentary». Schindel provides an overview on the collection, and dicusses the new information for each ruler. The second part of the book is the catalogue itself. A typology is given, legends and additional elements are explained, followed by a brief description of each coin in the sequence of the rulers. Each coin is illustrated on the opposite page.

723 coins are meticulously listed. The point of gravity lies in the early period, from Ardashīr to Walkāsh. The collection is strong in gold coins (17), fractions, such as obols (sixth of a drachm) (34) and half-drachms (10), and copper- (87) and lead coins (7). The late period from Pērōz to Yazdgard III is only represented by a selection, overemphasising «rare» rulers (such as Vistahm 4; the enigmatic Hormizd V [ca. 590s] 1; Kavādh II 4; Khusrō III 1) and empresses (Buran 7, Azarmidukht 2), while the forty or so mints of Khusrō I's prolific 48-year reign are barely represented – by just 24 coins, and Khusrō II's 37-year long second reign with a mere 47 coins.

In the first part Schindel presents the scholarly progress achieved by the study of this collection (pp. 9–46), particularly in three areas: gold denominations, fractions, and coins with left facing portraits. He discusses in detail the history of the system of Sasanian gold coins and he refines our knowledge of their weight system (pp. 12–15). The statement «It goes without saying that ... gold and silver stood in a fixed relationship» (p. 13) would have deserved some more explanation since such a fixed relationship is not always the case in monetary history[1].

The large amount of fractions in the collection is fascinating (pp. 15–17). Schindel identifies them as festive issues for ceremonial occasions in the core province of Fārs. The spread of occasional small Late Roman silver coins for public distribution at certain state occasions serve here as a model. These Romans coins were of a much smaller and unusual denomination (p. 17). However, while this is a possibility (albeit without supporting literary evidence), more caution might have been appropriate; we do not know enough about Sasanian rituals to reascertain the nature of rulership in public, whether – apart from public worship of the gods – these also involved occasional public distributions of money. With the idea of «diversity in rarity», Schaaf also brought together a significant number of coins with left facing portraits (pp. 17–18). Surprisingly Schindel does not discuss the illustrated coin of Khusrō I (no. 578), which he qualifies in the catalogue as a mere «imitation».

At this point, a discussion on the rich collection of copper coins would have been welcome. General comments on them are scattered in the considerations on Walkash (p. 41), and here and there under the different rulers. The discussion of lead coins in the monetary system, would also have merited more attention[2].

[1] Pre-modern monetary systems involving gold and silver coins suffer from the fluctuating market rates between the two metals, despite occasional attempts to maintain a fixed ratio. For example in the sources we find always different ratios between the early Islamic *dīnār* and *dirham,* although they had a carefully maintained standard weight. The Ottoman gold pound of the 19th century had a fixed relationship to the piaster in fine silver, following the western European bimetallic currencies. However, we know that the Gold pound was traded within the Ottoman Empire at different rates in the provinces.

[2] The Schaaf Sylloge was published concurrently with an article by Schindel on lead coins, including the new material of the Schaaf collection; N. Schindel, Sasanidische Bleimünzen, in: W. Szaivert – N. Schindel – M. Beckers – K. Vondrovec (eds), TOYTO APECH TH XWPA. Festschrift für Wolfgang Hahn zum 70. Geburtstag, Veröffentlichungen des Instituts für Numismatik und Geldgeschichte 16 (Vienna 2015), pp. 303–330. This publication appeared only months later. There is no reference to it in the Sylloge, although it exploits the Schaaf collection.

Copper and lead coins rarely show up on the antiquities market and are scarce today – a reason for Schaaf to have collected them intensely. A hoard in the Tel Aviv Museum suggests that copper coins had existed in significant quantities, although it is uncertain whether their production was limited to specific cities. From the reviewer's experience with archaeological coin finds in Afghanistan it may be added that tiny late Sasanian copper coins, due to their (supposed) almost pure copper, and lead coins were mineralising completely in certain environments in Greater Iran. This happened much faster than with late Roman copper coins, which are stabilized by a small amount of silver content.

Schindel continues the «General Remarks» with a discussion, ruler by ruler, highlighting the exceptional coins, contextualizing them within Sasanian numismatics and history, and noting the progress they allow to make. He assumes that the interested readers, as well as specialists, are familiar with the debates on the «Viennese School's» numbering system of «types». In many cases it would have been helpful to have included a sentence or two to assist the reader, or briefly to introduce the relevance of a matter he is discussing (e.g. on p. 27).

The reigns of Ardashīr[3] to Hormizd II are treated by Michael Alram and Rika Gyselen, the original authors for the coins of these rulers in the Sylloge's core series (pp. 18–25). The report on the series from Shāpūr II to Kavādh is again the work of Schindel. Numerous amendments and additions are proposed to the system of types, developed by Göbl's Vienna school. The reviewer's ever underlying question for the Sylloge series in general – why the description of the Sasanian monetary system should be so closely based on Göbl's ideas about late Roman issue systems – remains: In the description of the coins, the «types» are sometimes of great monetary and historical significance, but sometimes they are not, and are mere variants. Does the very rare one-mint-only «type» known from very few specimens really qualify as separate type, justifying a bulging, complicated numbering system? Would it not much more appropriate for Sasanian numismatics to separate the regular significant types which are struck in the entire empire from the rare exceptional types used only in one mint or known by very few coins, instead of implying a much wider significance of these types, blurring the otherwise extremely regular and uniform sequence of issues?

Schindel also questions and tests «style» as a means of mint attribution. Given the shortage of hard evidence (e.g. mint abbreviations), stylistic criteria as an approach for mint attribution are applied to the the project's core volumes, – a legitimate attempt of course. Based on the fresh material of the Schaaf collection, Schindel challenges some results of this method (e.g. in the case of Shāpūr II). Style is obviously a much more fluid and debatable concept with more material coming to light (see pp. 26–27).

The discussion of a dirham of Yazdgard I (r. 399–420) (no. 404) is a great addition to our knowledge of Sāsānian history. The coin shows on the reverse the portrait of Yazdgard's son Shāpūr as king of Armenia, adorned with a crown featuring two ram's horns. Very carefully Schindel discusses the authenticity of

[3] 48 coins of Ardashīr are mentioned on p. 19, but the overview on p. 9 lists 51.

the issue, albeit being sidetracked by other modern «concoctions»[4], accepting the authenticity of the coin and comparing it to two similar coins featuring crowns with ram's horns (pp. 33–38). This particular coin highlights the dynastic policy of Yazdgard I, obviously grooming his son Shāpūr as successor and not Varhrān V (r. 420–438), who actually followed him on the throne. Schindel's many extensive erudite discussions of other possible and actual fakes, is followed by just a brief paragraph (p. 38) on the historical significance of the issues; a fuller discussion here would have been welcome.

The discussion of the central-die production and minting system established in Fārs by Yazdgard I is an important addition to the earlier discussion (pp. 32–33) by Schindel on this ruler, but the four mints mentioned: DA/DA-LAPK (no. 378, suggested Royan), GW/GW-DMY (no. 379; suggested Juwaym), LW/LWDY (no. 380), and Š/Š (nos. 381–382) are not referred to in the list of mints on page 11[5]. (The slash means that the abbreviations are distributed on the obverse and reverse.). Only the specialised reader will find out that multiple errors occurred in the list of mints, and that these mints are errorneously mentioned under the abbreviation DA[6]. The province of Fārs presumably had a central die engraving office at the mint of Darābgerd, sending out dies to the districts, probably to Juwaym, possibly to Royan, and to Shīrāz. The discussion in the Sylloge is only comprehensible by readers who are very familiar with the specialised literature mentioned in the footnotes. Some general introductory paragraphs would have helped a wider audience interested in Sasanian economics and administration to become aquaintated with the topic.

The century between the long reigns of Khusrō I and Yazdgard III is summarized on just three pages in an extremely cursory fashion. This contrasts significantly with the extensive treatment of the preceding rulers. Schindel is currently authoring the sections on these rulers in the Sylloge project's core series on Khusrō I to Yazdgard III. For obvious reasons he may have thought it is premature to say anything about that work in this volume, not even describing numismatic highlights of the Schaaf collection or the new scholarship resulting from it. This uneven treatment of series gives this Sylloge a rather unbalanced structure.

The catalogue starts with a typology section referring in principle to the project's core series, adding the legends of each coin type, pp. 47 to 103 (56 pages; 20% of the book). Although it appears at first glance as service to the user, this part is arguably unnecessary, because the underlying concept of the book is to read it parallel to the Sylloges' core series, where this typology has its place. It would have been more user friendly to limit the typology section to the amendments and additions which the Schaaf collection offers for the typology, to document the progress. At present that comparison is left to the reader.

[4] Schindel dismisses the two coins of «Hormizd III» already in an already published article in a major journal: N. Schindel, The farewell to the coins of Ohrmazd III, Studia Iranica 42, 2013, pp. 121–131.

[5] For the discussion of the minting system see N. Schindel, Eine Partie von Drachmen des Sasanidenkönigs Yazdgerd I. (399–420), Res Orientales XIX, 2010, pp. 291–304.

[6] In the list of mints on p. 11 a number of errors occurred such as «DA for SYLAC», «DA for LWDY», «DAL for LYW» and «KAL» for Karzi is also missing in the list on p. 11.

The actual catalogue, which is the heart of the book, covers pages 104 to 253 (150 pages). It is meticulously done in the Vienna fashion.

The group of later Sasanian coins which are summarized in the «General Remarks» includes some important additions especially from the eastern part of the Sasanian empire. Numismatics is one of the most important sources for the reconstruction of Central Asian history in the period from the Kushan to the Islamic Empire. Since these later Sasanian coins are rather treated somewhat summarily, the reviewer allows himself to make some selective comments below.

Khusrō I, no. 565 mentions BST for Khusrō I's 14th regnal year. The mint is known (in the form of BŠT, or BYST) for the Kavād's 39th and 40th year. The city of Bust in Helmand (today better known as Lashkar-i Bazar) has been suggested for the abbreviation and, if correct, it would hint at the renewed extension of the Sasanian empire under Kavād continued after Khusrō I.

As for the coinage of Hormizd IV, the imitations are the most exciting feature. Although there may be stylistic reasons for labeling no. 597 (APL, year 12) as an imitation, it is questionable whether or not the coin is merely the product of some unfortunate die engraving. No. 598 (BHL=Balkh, immobilized year «11») is an imitation in the technical sense, but a well known regular issue of the Western Turks with a «frozen» immobilized date after the end of Sasanian influence in Tokharistan, struck probably during the lifetime of Khusrō II[7]. As Schindel correctly highlights on p. 44, the mint HLM, year 8 (no. 599) – tentatively attributed by Mochiri as Kholm east of Balkh – might belong to the eastern campaigns of Bahrām Čōbīn under Hormizd IV. Why it is listed here under the label «imitation» is not explained. No. 601 with the mint of N'LNY, year 7, also deserves more attention, which Schindel promises for his forthcoming volume in the core series. Nos. 602–604 with the denomination *zuze* (drachm) instead of the mint abbreviation are a well known Georgian imitations, but not noted as such in the brief description.

Again among the coins of Khusrō II, the imitations deserve attention. One coin (no. 668) belongs to a rather large group of usually underweight coins (between 3.75g and 3.95g) with the mint abbreviation «BBA» (court mint) executed in the old style (years 2 to 11) (Göbl type II/2) but invariably showing the regnal years 21 or less frequently 25. Among this group, apparently all engraved by the same hand, a large number of dies were used. A brief browsing through the available photo files at Universität Hamburg and the literature at hand revealed 13 obverse dies and 12 reverse dies among 16 coins of this style from BBA year 21. The *ṣādē* from *yāz-u wīst'* (year 21) is often bent quite backwards appearing almost like a loop of the Pahlavi *pē* as in *haft-u wīst'* (year 27), but a comparison reveals that the date should be read as 21 and not as 27 (the *tāw* would also be missing in Schindel's reading). When and where this apparently large group of coins were minted is unknown. It was apparently a large issue somewhere and not just a random imitation.

[7] D. Schnädelbach, A group of countermarked imitative drachms of Hormizd IV, Oriental Numismatic Society Newsletter 169, Autumn 2001, pp. 3–4.

For Ardashīr III, it would be interesting to know why no. 686 from the mint of Sakastan (SK) is dismissed as a modern forgery without further commentary. The knowledgable reader might suspect that might be because of the slightly awkward rendering, but SK is not known for its fine style; or because the mint abbreviation SK is not yet known for Ardashīr. However such issues should be discussed in the commentary.

For Hormizd VI, the Schaaf collection adds a number of new mints compared to Mochiri's seminal work from 1983, such as AY 2, LD 2, MY 2, WYH 2, and a mule with a reverse of Khusrō II, year 35.

For Azarmidukht, the reengraving of the queen's name and the date on an original pair of dies engraved originally for Khusrō II from ShY (possibly Shīraz) (no. 702) and WYHC is remarkable (no. 703)[8]. Schindel suggests in the catalogue entry that the recutting meant that «this queen did not exercise full control over the minting», but it is not apparent to the reviewer what this means since she actually minted coins there, efficiently recycling old dies.

For Yazdgard III, the coin no. 708, from the Kirmānī mint BN is to be read as year 12 (Schindel reads year 16). Dieter Weber, in an article published at about the same time as the present Sylloge, points to this curious rendering of Pahlavi «12» as *dw'nzdh,* a form only used in Kirmānī mints of Yazdgard in NAL, BN and GLM[9]. No. 712 from the Kirmānī mint GLM (Garm-Kirmān) also shows the same paleographical peculiarity of the year 12, and should not be read as year 33. Schindel does not mention that in this case an old die was re-used by engraving the name Yazdgard over the name of Khusrō II, re-using again an old die[10]. Why Schindel appears not to have used the current state-of-the-art studies of Tyler-Smith on the coins of Yazdgard III[11]. of Malek and Curtis on Buran[12], and Malek's studies on Kavādh II[13], remains unexplained. Did he not want to engage with these issues, and intend to treat these later in one of the upcoming sylloges of the core series?

The reviewer would finally like to comment briefly on description techniques. The identification of well-known countermarks should perhaps have been mentioned (for example nos. 598, 711), as also should the re-cutting of dies (nos. 703 and 712), and details of the use of graffiti (invisible on the published photos; but clearly visible on a website where the Schaaf's collection was for a long time on display)[14] would have been welcome, as would be details of the dipinti (ink

[8] The reviewer has examined this coin.

[9] S. Heidemann – J. Riederer – D. Weber, A hoard from the time of Yazdgard III in Kirmān, Iran 52, 2014, pp. 79–123, here p. 87 about the palaeographic aspects. The coin from the Schaaf collection is mentioned on p. 85 fn 36, and p. 114 with the dies O-n.

[10] Idem, p. 87 fn. 52 and p. 99 fn. 99.

[11] S. Tyler-Smith, Coinage in the name of Yazdgard III (ad 632–651) and the Arab conquest in Iran, Numismatic Chronicle 160, 2000, pp. 135–70, pls. 13–29.

[12] H. M. Malek – S. V. Curtis, History and coinage of the Sasanian queen Būrān, Numismatic Chronicle 158, 1998, pp. 113–129, pls. 33–37.

[13] H. M. Malek, The Coinage of the Sasanian King Kavād II (ad 628), Numismatic Chronicle 155, 1995, pp. 120–130; ID., New coins from the reign of Kavad II (ad 628), Numismatic Chronicle 174, 2014, pp. 257–260.

[14] The website was owned by Thomas Mallon MacCorgray. It was taken offline after he passed away in January 2014.

inscriptions on coins; such as on no. 661); and of deliberate erasures (as of the neck hair and name on Vistāhm's coin no. 622[15]; and of BBA on no. 668).

Sometimes the tone of the book changes from a scholarly vernacular to a colloquial «I»- and «me»-author, who has his own personal opinion about the use of intoxicating beverages by depicted priestly attendants (p. 27 «leaning against the dotted border as if they were drunk»).

The book appears to the reviewer with its uneven treatment of rulers and issues, the arcane style of scholarly discourse, almost like a report for the initiated about an extraordinary private collection in preparation for the future volumes of the Sylloge's core project, with addenda and corrigenda of the already published volumes, rather than a study about particular scholarly gains and merits of the collection and its «librarian» Robert Schaaf.

The collection of Robert Schaaf is rightly called in the foreword by Michael Alram and Rika Gyselen «one of the most important collections of Sasanian coins in private hands.» While Schindel's treatment might be legitimate, it leads to some general thoughts on how to publish such an important collection today.

Most of the coins were available for study for a long time on the now defunct website by Thomas Mallon-McCorgray[16]. The idea of a Sylloge is to have a brief description and an illustration, but the printed book with an analytical discussion remains still imperative, emphasizing the scholarly achievement of a specialized collection. A sustainable web-based database including the material of the Schaaf collection would be welcomed but such efforts will be always secondary to the printed form, because a database dissolves the focused scholarly collection into raw material for further research. This catalogue represents a huge step forward, and the value of the material Robert Schaaf brought together can hardly be overestimated. The volume is written by one of the best specialists in Sasanian numismatics, but further work would have transformed the report into a book of greater use and value.

Stefan Heidemann
Universität Hamburg, Asien Afrika Institut
Edmund-Siemers-Allee 1, Ost
20146 Hamburg, Germany
stefan.heidemann@uni-hamburg.de

[15] Schindel does not mention this erasure in the Sylloge, but treats it in N. Schindel, Ein Beispiel für damnatio memoriae auf einer Münze des sasanidischen Usurpators Wistahm, Geldgeschichtliche Nachrichten 254, 2011, pp. 103–104

[16] It is interesting to note that, a collector in Iran grabbed these images and illustrated his own publication with them, without reference to the source. These book lives for many illustrations from the website: Amīnī, Amīn, Ākhirīn-i shāhān-i sāsānī, Numismatic of the Latest Sasanian Kings, Tehrān: Pāzīneh 1392 (2013); Amīnī, Amīn, Tārīkh u sikkeh dar pāyān imparātūrī sāsānī, History and Coin at the End of Sasanian Empire, Tehran: 1387 (2008).

Nathan T. Elkins – Stefan Krmnicek (Hrsg.)

«Art in the Round». New Approaches to Ancient Coin Iconography

Tübinger Archäologische Forschungen 16, Verlag Marie Leidorf GmbH, Rahden/Westf., 2014. 184 Seiten mit 158 Abbildungen, 9 Tabellen, 13 Diagrammen, 6 Karten sowie 3 Tafeln. ISSN 1862-3484; € 53,50, ISBN 978-3-89646-996-0

Die beiden Herausgeber des Bandes hatten zum 15. und 16. November 2012 an die Universität Tübingen eingeladen, um im Rahmen eines internationalen Workshops über die Interpretation von Münzbildern aus der griechisch-römischen Antike aus unterschiedlichen Perspektiven zu diskutieren. Von den 17 Vorträgen werden hier deren 12 in englischer Sprache nach drei Themenfeldern geordnet im Druck vorgelegt. Das erste, *Coins, Literature and the Visual Arts,* umfasst drei Texte, von denen jeder auf seine Weise exemplarisch für unterschiedliche Aussagepotenziale von Münzbildern steht. Der erste stammt von Tonio Hölscher, der seit den 1970er Jahren entscheidende Impulse für ein neues Verständnis der griechischen und römischen Kunst gegeben und die Deutung der römischen Münzbilder auf eine moderne methodische Grundlage gestellt hat. Sein Vortrag am 9. Internationalen Numismatischen Kongress 1979 in Bern zur Bedeutung der Münzbilder der späten römischen Republik[1] und seine Studie über *Die Geschichtsauffassung in der römischen Repräsentationskunst*[2] bilden aus Sicht der Numismatik einen Meilenstein in der Erforschung von Ikonographie und Bedeutung von Münzbildern; die 1987 erschienene Schrift *Römische Bildsprache als semantisches System*[3] ist bis heute ein grundlegendes Referenzwerk geblieben. Hier kommt T. Hölscher auf die Historienbilder der Römischen Republik zurück, unter denen die Bilder auf Münzen einen zentralen Platz einnehmen. In einem souveränen Überblick skizziert er die Beziehung der Römer zu ihrer eigenen Geschichte und beleuchtet die Rolle, welche dabei die öffentlichen Monumente mit ihrem spezifischen Bildrepertoire gespielt haben. Er geht auf die entscheidenden Stadien in der Entwicklung der Münzbilder in der Republik ein und charakterisiert den Kanon der Themen, die sie reflektieren.

Während T. Hölschers Beitrag lange Zeiträume und übergeordnete Fragen zum Gegenstand hat, fokussiert Martin Beckmann seinen Blick auf das Verhältnis zwischen dem rundplastischem Bildnis und dem Münzbildnis der Faustina Minor, der Gattin des Kaisers M. Aurel. Die plastischen Bildnisse der römischen Kaiser und ihrer Angehörigen, die in grosser Zahl über das gesamte Imperium

[1] T. Hölscher, Die Bedeutung der Münzen für das Verständnis der politischen Repräsentationskunst der späten römischen Republik, in: T. Hackens – R. Weiller (Hrsg.), Proceedings of the 9th International Congress of Numismatics, Berne, September 1979 (Louvain-la-Neuve 1982), Vol. I, S. 269–282.

[2] JdI 95, 1980, S. 265–321.

[3] Abhandlungen der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse, 1987, Abhandlung 2 (Heidelberg 1987).

Romanum verbreitet wurden, liegen in der Regel in unterschiedlichen, aus gegebenen Anlässen geschaffenen Fassungen (Bildnistypen) vor. Diese werden in der Porträtforschung anhand der besonderen Gliederung des Stirnhaares und des Gesichts definiert. Die schwierige Frage, ob und ggf. wie die im Profil wiedergegebenen Münzbildnisse den plastischen Bildnistypen folgen, ist für jeden Herrscher einzeln zu untersuchen. Auf der Grundlage einer noch unveröffentlichten Stempelstudie der Aurei mit dem Bildnis der Faustina Minor skizziert M. Beckmann das Verhältnis zwischen den (mindestens) neun rundplastischen Bildnistypen und den in der Goldprägung feststellbaren. Die Porträts der Faustina Minor auf den Münzen richten sich in ihrer Typologie nach plastischen Vorbildern, wenn auch nicht konsequent. Leider ist die Definition der Bildnistypen auf den Aurei der Faustina Minor hier optisch nicht nachzuvollziehen. Münzen haben durch Schrift und Bild zugleich das Potenzial, die Umstände der Einführung eines neuen Bildnistyps zu erhellen. So scheint im Falle der Faustina Minor die Geburt eines der zahlreichen Kinder des Kaiserpaars dafür ein Anlass gewesen zu sein. Neue Bildnistypen treten aber auch mit dem Wechsel des Rückseitentyps auf, ohne dass damit ein bestimmter Zusammenhang erkennbar wäre.

Bernd Steinbock stellt in seinem Beitrag die Thematik der Münzbilder der Kaiser Diocletian und Maximianus Herculius, die in den Jahren 286–292 n. Chr. in der Münzstätte Lyon geprägt wurden, und die beiden 289 bzw. 292 in der Residenz des Maximianus in Trier gehaltenen Panegyrici nebeneinander. Es handelt sich um ein anschauliches Beispiel für eine vom kaiserlichen Hof ausgehende Kommunikation tetrarchischer Kaiserideologie in zwei verschiedenen Medien, die zugleich auf konkrete historische Entwicklungen und die Rolle, die die beiden Herrscher dabei spielten, reagierte.

Die Beiträge der zweiten Themengruppe *Coin Iconography in Type-Specific and Series Studies* betreffen einzelne oder Gruppen von Münztypen der römischen Republik (Maria Cristina Molinari), der Seleukiden (Kyle Erickson), der römischen Kolonien in Makedonien (Frank Daubner) sowie die Sesterze des Nero mit der Darstellung des Hafens von Ostia (Mary Jane Cuyler). David Wigg-Wolf behandelt erneut eine der bekanntesten römischen Prägungen, das berühmte Silber-Multiplum Konstantins I., das 315 in der Münzstätte Ticinum geprägt worden und auf dem zum ersten Mal das Christogramm Chi-Rho auf einer Münze zu fassen ist. Mariangela Puglisi präsentiert DIANA (Digital Iconographic Atlas of Numismatics in Antiquity), eine Datenbank zur Erschliessung der Münzikonographie.

Clare Rowan stellt im dritten Teil unter *Method, Theory, and Material Culture in Studies on Coin Iconography* aus aktueller theoretischer Perspektive die Münzbilder der beiden Kolonien Korinth und Dyme in der späten Republik einander gegenüber und deutet sie vor dem Spannungsfeld zwischen den Vorstellungen der lokalen Eliten und denen der zentralen Autoritäten. David Biedermann und Gunnar R. Dumke befassen sich mit einer Gruppe von spätseleukidischen Silberprägungen und den berühmten Gold- und Silbermünzen des Q. Labienus Parthicus. Schliesslich gibt Marta Barbato einen Überblick über das Typenrepertoire der Münzen der flavischen Kaiser anhand der Funde aus der Stadt Rom.

Der gut redigierte und gestaltete Band wird durch einen Beitrag eingeleitet, für den die Herausgeber Stefan Krmnicek und Nathan T. Elkins gemeinsam zeichnen. Sie skizzieren zunächst die Problematik der Verständlichkeit von Bildern, charakterisieren die römische Münze als Medium visueller Kommunikation und ordnen die in diesem Band abgedruckten Beiträge kurz in die methodischen und forschungsgeschichtlichen Zusammenhänge ein. Unter dem Titel *Potential Directions in the Study of Ancient Coin Iconography* (S. 11–17) schliesslich diskutieren die beiden Verfasser die Entwicklungspotenziale in der Erforschung der Münzikonographie. Dieser anregende Abschnitt soll im Folgenden kurz kommentiert werden[4].

Potenziale der numismatischen Quellen

Zu Recht heben N. T. Elkins und St. Krmnicek zunächst die Bedeutung der numismatischen Quellen hervor. Sie stellen die Grundlage dar, von der stets auszugehen und auf die immer wieder zurückzukommen ist. Die beiden Verfasser erinnern an die neuen Erkenntnisse, die dank der einschlägigen Fundcorpora durch die systematische Analyse von Fundmünzen für das Verständnis des Aussagegehaltes kaiserzeitlicher Münzen gewonnen worden sind. Die Zusammensetzung von Fundmünzenreihen stellt nicht zwingend das Spiegelbild des Typenrepertoires der Münzprägung dar, vielmehr scheinen sie zugleich auch Distributions- und Selektionsphänomene zu reflektieren. Beispiele belegen, dass bestimmte Münzen ihrer durch den Rückseitentyp definierten Aussage wegen ausgewählt wurden, z. B. zur Niederlegung in einem Heiligtum oder als Beigabe für das Grab. Wie regelhaft dies geschah und welche örtlichen und zeitlichen Gegebenheiten dabei eine Rolle spielten, ist nicht zu überblicken. Nachgewiesen sind zudem einzelne Fälle, die ein Distributionsmuster, d. h. eine Lenkung einzelner Münztypen in bestimmte Regionen erkennen lassen.

Für die angemessene Diskussion der Bedeutung von Münzbildern sind weitere Aspekte wichtig, ganz besonders Prägezusammenhänge und Prägevolumina. In manchen Fällen gelingt es im Rahmen von Stempeluntersuchungen, Gruppen von mehreren Münztypen zu erkennen, die durch die Organisation der Ausprägung als zusammengehörig ausgewiesen werden (= Emissionen). Diesen Strukturen gilt es auch in der inhaltlichen Deutung der betreffenden Münztypen und Emissionen Rechnung zu tragen. Weiter fällt im Rahmen von Stempelstudien oder der Analyse von Münzhorten auf, dass Münztypen oft in ganz unterschiedlichen Mengen ausgeprägt worden zu sein scheinen. Selbst innerhalb einer einzelnen Emission sind für den einen Münztyp viele, für den anderen wenige Stempel zu unterscheiden. Daraus ist zu schliessen, dass in diesen Fällen der Umfang, in dem die betreffenden Münztypen ausgeprägt wurden, unterschiedlich war. Es liegt nahe, dass dafür inhaltliche Gründe massgebend waren und den Verantwortlichen nicht jeder Münztyp «gleichwertig» erschien, sondern nach durch die Münzbilder definierten Inhalten differenziert wurde. Wer sich also mit der Aussage von

[4] Die einzelnen Nachweise werden hier nicht wiederholt, sondern dafür auf die Angaben im Beitrag von St. Krmnicek und N. T. Elkins verwiesen.

Münzbildern befasst, der kann weder die durch den Prägevorgang bestimmten inhaltlichen Zusammenhänge, noch die Typenfrequenz ausser Acht lassen, vielmehr sind auch diese Daten Teil der betreffenden «Botschaften».

Mit einzubeziehen sind auch die Aussagepotenziale, welche in der Kontextualisierung von Fundmünzen liegen. Eine Münze ist wie jeder andere Fundgegenstand, der in einer Ausgrabung zum Vorschein kommt, zunächst einmal Teil eines archäologischen Befundes. Immer wieder gelingt es im Rahmen von Ausgrabungen Befunde zu dokumentieren, welche die Umstände ihrer Entstehung erkennen lassen. Damit sind z. B. die Auffüllung eines Brunnens oder Massnahmen im Zusammenhang mit dem Umbau eines Gebäudes gemeint. Noch aufschlussreicher sind Münzen, die im Zusammenhang mit einer Katastrophe in den Boden gekommen sind. Dabei geht es nicht nur um die Funde aus Pompeji und Herculaneum, sondern ebenso um die Münzen, die aus den vielen feststellbaren kleineren und grösseren lokalen Schadensereignissen stammen. Zu erinnern ist auch an Münzen aus Schlachtfeldern wie z. B. diejenigen aus der Gegend von Kalkriese oder aus den Belagerungsgräben um Alesia. All diese Münzensembles eröffnen einen authentischen Einblick in die Zusammensetzung der Münzmenge im jeweiligen Raum und zum gegebenen Zeitpunkt. Je mehr entsprechende Fundeinheiten vorliegen, desto besser ist auch die inhaltliche Zusammensetzung der in bestimmten Zeitabschnitten umlaufenden Münzmenge zu rekonstruieren.

Trotz all dieser Überlegungen dürfen meines Erachtens die entscheidenden institutionellen und strukturellen Fragen nicht vergessen werden. Die meisten von ihnen sind nicht geklärt und bieten viel Raum für anspruchsvolle Forschungen. Wer, welche Personengruppe, welche Institution(en) waren für die Inhalte, die in den römischen Münzbildern formuliert wurden, verantwortlich? Wer legte fest, was die Graveure in die Vorder- und die Rückseitenstempel schnitten, und wer «spricht»[5] durch das Medium Münze? Waren es der Kaiser, seine Berater, hohe Beamte, der Senat, oder Organe der Münzstätte? An wen richteten sich Münzbilder? Sollten damit der Kaiser oder bestimmte gesellschaftliche Gruppen angesprochen werden und wie wären diese zu fassen bzw. zu differenzieren? Und wie haben wir uns Wege und Mechanismen vorzustellen, durch die neue Münzen mit ihren Inhalten dort ankamen, wo sie es sollten?

Dass Münzbilder aus semantischer Perspektive interpretiert werden, ist seit vielen Jahren gängige Praxis und vor allem in der Deutung römischer Münzen mit ihren z. T. hoch komplexen Inhalten sind dadurch manche Einsichten gewonnen worden. N. T. Elkins und St. Krmnicek weisen hier darauf hin, dass römische Münzen viel häufiger als griechische Münzen Gegenstand von ikonographischen Studien waren. Sie sehen den Grund dafür in den eher statischen und konservativen Bildinhalten der griechischen Münzen und dem Fehlen systematischer Fundaufnahmen. Trotzdem sind griechische Prägungen für die Interpretation von Münzbildern insgesamt von sehr grosser Bedeutung. Sie kommunizieren z. T. in einer Direktheit, die weit über die der Bildsprache kaiserzeitlicher Münzen hinausgeht. Einzelne Münztypen sprechen die Person, die sie sieht und liest, direkt an. Das bekannteste Beispiel dafür stellt der sog.

[5] M. Bergmann, Die Strahlen der Herrscher. Theomorphes Herrscherbild und politische Symbolik im Hellenismus und in der römischen Kaiserzeit (Mainz 1998), S. 91–98.

Phanes-Stater mit der ältesten griechischen Münzumschrift aus der ersten Hälfte des 6. Jh. v. Chr. dar. Die Münze spricht: «Des Phanos bin ich Zeichen»[6]. Der griechische Begriff für Zeichen, Kennzeichen, lautet σῆμα (säma). In vergleichbarer Weise kommunizieren im fortgeschrittenen 5. Jh. v. Chr. auch zwei Münztypen von Gortyn und Phaistos auf Kreta[7]. Griechische Münzumschriften nennen in der Regel die Gemeinschaft der Polisbürger oder den Namen des Herrschers, für die sie stehen, im Genetiv. Auch wenn sie den Begriff «Zeichen» nicht explizit erwähnen, bleibt doch die Vorstellung von der Zeichenhaftigkeit des Münzbildes und seiner Identität mit der Prägeherrschaft in exemplarischer Weise präsent[8].

Die Materialität der Münze und ihre digitalisierten Abbilder

N. T. Elkins und St. Krmnicek heben die guten äusseren Voraussetzungen hervor, welche heute ikonographische Untersuchungen und Stempelstudien erleichtern. Bilddatenbanken und Webseiten erschliessen rasch und bequem grosse Mengen an Münzfotos, die Liste an online gestellten Münzdatenbanken fällt eindrücklich aus (S. 10–12). Trotzdem, angesichts der Massen, um die es bei Münzen stets geht, ist die Zahl der einsehbaren Datensätze noch sehr begrenzt und ihre Qualität unterschiedlich. Zudem sollte man sich die Eigenart digitaler Bilder vergegenwärtigen. Jede Münze stellt zunächst einen Gegenstand dar, der als solcher über bestimmte Eigenschaften wie Form, Metall, Gewicht, Konsistenz, Farbe, Bild, Umschrift, Erhaltung usw. verfügt. Eine Münze ist demnach jenseits von Bild und Schrift mit weiteren Qualitäten ausgestattet, die wir mit unseren Sinnen wahrnehmen und die damit Teil ihres spezifischen Kommunikationspotenzials sind. Es macht einen grossen Unterschied aus, eine Athener Tetradrachme, einen kaiserzeitlichen Aureus oder Denar, einen Sesterz oder eine spätrömische Erzprägung in der Hand zu halten. Die betreffenden Münzen fühlen sich sehr unterschiedlich an, ein Aureus mit dem Kaiserbildnis und der zugehörigen Umschrift, beispielsweise, ist klein, dicht, präzise, das Gold mit seiner glänzenden Oberfläche wiegt schwer und verbreitet eine Aura. Ein Denar hebt sich dagegen vom Aureus nicht allein seines tieferen Gewichtes wegen ab. Münzen kommunizieren demnach nicht allein durch Bild und Schrift, sondern ebenso durch ihre Materialität. Eine Münze in Form eines digitalen Bildes hat jedoch

6 L. Weidauer, Probleme der frühen Elektronprägung. Typos 1 (Fribourg 1975), S. 18 Nr. 39. Die umstrittene Rekonstruktion des Nominativs des durch die Münzen überlieferten Genetivs Phanos/Phaneos bleibt hier ausgeklammert. Zu den übergeordneten Zusammenhängen s. A. Stähli, Sprechende Gegenstände, in: R. Bielfeldt (Hrsg.), Ding und Mensch in der Antike. Gegenwart und Vergegenwärtigung. Akademiekonferenzen 16 (Heidelberg 2014), S. 113–141.

7 G. Le Rider, Monnaies crétoises du Ve au Ier siècle av. J.-C., Études Crétoises 15 (Paris 1966), S. 166–171 ; J.-N. Svoronos, Numismatique de la Crète ancienne I (Mâcon 1890), S. 158, Nr.1 (Gortyn); S. 254, Nr. 1 (Phaistos).

8 T. Hölscher, Money and image: The presence of the state on the routes of economy, in: J. von Hagen – M. Welker (Hrsg.), Money as God? The Monetization of the Market and its Impact on Religion, Politics, Law, and Ethics (Cambridge 2014), S. 111–136.

ihre Materialität verloren und damit einen Teil ihres Aussagegehaltes eingebüsst. Wenn heute der Zugang zur Bilderwelt antiker Münzen vorzugsweise oder sogar ausschliesslich über digitalisierte Bilder aus Datenbanken erfolgt, muss sich die numismatische Forschung der Eigenart der betreffenden Abbildungen bewusst werden und Antworten auf die sich daraus ergebenden Problematik finden. Es handelt sich um Abbilder, deren Authentizität nicht überprüfbar ist. Digitale Bilder ohne Rückkoppelung mit dem Original lassen Fragen offen und erzeugen vor dem Hintergrund der Maxime, dass Transparenz und Nachprüfbarkeit «harte» Kriterien von Wissenschaftlichkeit darstellen, Irritationen.

Das Studium von Originalmünzen hat in den letzten Jahren ohnehin nicht in dem vorauszusetzenden Masse zugenommen; im Gegenteil, wer unternimmt heute noch Reisen zu den wichtigen Sammlungen, um die Münzen vor Ort der Autopsie zu unterziehen, wer stellt noch Gipsabgüsse her? Es geschieht immer seltener und liegt in manchen Fällen auch nicht im Interesse der öffentlichen Münzsammlungen, die stattdessen gerne auf ihre Bilddatenbanken verweisen und für die Dokumentation von darin nicht verfügbaren Münzen z. T. abschreckende Summen verlangen. Eine «Numismatik ohne Originalmünzen» ist längst eine Realität geworden. Und obwohl der Kreis derer, die sich mit der Bilderwelt griechischer und römischer Münzen beschäftigen, heute grösser ist denn je zuvor, gewinnt man den Eindruck, dass die Vertrautheit mit Inhalten und Methoden der antiken Numismatik damit nicht Schritt hält. Vielmehr fallen lückenhaftes numismatisches Fachwissen und eine selektive Rezeption der Forschungsergebnisse auf. Für einen angemessenen wissenschaftlichen Umgang mit den Bildern auf Münzen reicht anderseits traditionelles numismatisches «Handwerk» allein nicht aus. St. Krmnicek und N. T. Elkins stellen das erforderliche althistorische, philologische, archäologische und kunsthistorische Wissen heraus und insistieren auf einer interdisziplinären Herangehensweise, wobei sie allerdings im Kreis der Altertumswissenschaften bleiben[9]. Aber auch dieser ist meiner Meinung nach zu eng, um der Forschung über Bildinhalte neue Wege zu eröffnen. Einen vielversprechenden aktuellen Ansatz bieten z. B. Konzepte der *Material Culture Studies*[10]. Ihre Potenziale sind in den archäologischen Disziplinen erkannt worden und auch die Numismatik beginnt sich ihrer bewusst zu werden.

[9] Auf drei neuere Beiträge aus altertumswissenschaftlicher Perspektive, die in *Art in the Round* übersehen worden sind, wäre hinzuweisen: B. Eckhardt – K. Martin (Hrsg.), Geld als Medium in der Antike (Berlin 2011); C. F. Noreña, Coins and Communication, in: M. Peachin (Hrsg.), The Oxford Handbook of Social Relations in the Roman World (Oxford 2011), S. 248–268; St. Ritter, Alle Bilder führen nach Rom. Eine kurze Geschichte des Sehens (Stuttgart 2008).

[10] R. Bielfeldt (Hrsg.), Ding und Mensch in der Antike. Gegenwart und Vergegenwärtigung. Akademiekonferenzen 16 (Heidelberg 2014); St. Samida – M. K. H. Eggert – H. P. Hahn (Hrsg.), Handbuch Materielle Kultur. Bedeutungen, Konzepte, Disziplinen (Stuttgart/Weimar 2014); B. Olson – M. Shanks – T. Webmoor – Ch. Witmore, Archaeology. The Discipline of Things (Berkeley/Los Angeles/London 2012); D. Hicks – M.C. Beaudry (Hrsg.), The Oxford Handbook of Material Culture Studies (Oxford 2010).

Dabei ist das aus der Anthropology bzw. Ethnologie stammende Konzept der «Objektbiographie» für die Numismatik besonders vielversprechend. St. Krmnicek hat dazu an anderer Stelle ein gutes Beispiel[11] vorgestellt.

Interdisziplinarität

Dass das Aussagepotenzial von Münzbildern aus der griechisch-römischen Antike erkannt und seine Erschliessung aus theoretischer und methodischer Sicht weiterentwickelt worden ist, verdankt die numismatische Forschung Impulsen, die aus ihren Reihen, vor allem aber von aussen stammen. N. T. Elkins und St. Krmnicek nennen eine Reihe von wichtigen Beiträgen, T. Hölscher, selber einer der Protagonisten, verweist hier z. B. auf die Bedeutung der Beiträge von Andreas Alföldi. Entscheidend waren jedoch die Diskussionen innerhalb der Klassischen Archäologie, die Anregungen aus der Semiotik und Semantik aufnahm und in die Deutung der Bilder integrierte. Der komplexe kommunikative Charakter, der im Medium Bild erkannt wurde, hat zu manchen Einsichten und vielen neuen Fragen geführt. Die neuen Herangehensweisen sind gleichzeitig Teil übergeordneter theoretischer Paradigmenwechsel in den Geistes- und Sozialwissenschaften. Längst wird nach dem *Linguistic turn* vom *Pictorial* bzw. *Iconic turn* gesprochen, in jüngster Zeit sind Konzepte der *Material Culture Studies* ins Zentrum des Interesses gerückt. Zudem wissen wir um die Macht der Medien und ihrer Bilder in Alltag und Politik unserer Zeit. Diese Erfahrungen haben eine besondere Sensibilität für das Phänomen Bild[12] erzeugt, mit dem sich heute vor allem die Medien-, Kommunikations-, Kognitions-, Bild, Kultur-, Gesellschaftswissenschaften, die Ethnologie bzw. Anthropology und verschiedene Bereiche der Philosophie beschäftigen. Deren theoretischen Diskussionen, deren differenzierte Begrifflichkeit und deren Erkenntnisse müssten auch im Zusammenhang mit der Beschäftigung mit den Münzbildern aus der klassischen Antike vermehrt zur Kenntnis genommen werden und es wäre wichtig, Kontakte zu den betreffenden Wissenschaften zu suchen. Es geht also um Interdisziplinarität, die weit über die Altertumswissenschaften hinausgeht.

Inter- bzw. Transdisziplinarität bilden im heutigen Wissenschaftsbetrieb Maximen der Förderpolitik. Dabei ist die Förderpraxis auf die Unterstützung von Projekten mit begrenzter Laufzeit ausgerichtet, was geeignete Themen und dazu verfügbare Quellen voraussetzt. Das Repertoire an «kalkulierbaren» Themen, die in altertumswissenschaftlichen Projekten innerhalb von in der Regel drei Jahren (erfolgreich) umgesetzt werden können, ist nicht beliebig gross und vor diesem Hintergrund werden auch vermehrt Studien über Münzen gefördert. Münzen überliefern den umfangreichsten Bestand an Bildern aus der griechisch-

[11] St. Krmnicek, Das Konzept der Objektbiographie in der antiken Numismatik, in: H.-M. von Kaenel – F. Kemmers (Hrsg.), Coins in Context I. New Perspectives for the Interpretation of Coin Finds. Colloquium Frankfurt a. M., October 25–27, 2007. Studien zu Fundmünzen der Antike 23 (Mainz 2009), S. 47–59.

[12] K. Sachs-Hombach, Das Bild als kommunikatives Medium. Elemente einer allgemeinen Bildwissenschaft [3](Köln 2013).

römischen Antike; sie sind in ganz unterschiedlichen thematischen Zusammenhängen relevant und übernehmen in interdisziplinären Projekten öfters eine Brückenfunktion zwischen den beteiligten Fächern und den gemeinsam verfolgten Fragestellungen. T. Hölscher weist mit guten Gründen auf die mit Interdisziplinarität verbundene Gefahr hin, dass fundiertes Fachwissen zugunsten generalisierender Erwägungen zurückgedrängt und Interdisziplinarität als etwas aufgefasst wird, *«where everybody is supposed to deal with everything, pretending to be able to do everything»* (S. 23).

Die treffliche Feststellung benennt nicht das einzige problematische Phänomen, das den aktuellen Forschungsbetrieb charakterisiert. Im Kontext der Interpretation von Münzbildern wäre etwa auf die «Konjunktur» und den damit verbundenen Einfluss hinzuweisen, welche bestimmte (Mode)Begriffe haben. So sind z. B. «Identity/Identität» und «Power/Macht» seit Jahren in den Altertumswissenschaften an Beliebtheit kaum zu übertreffen. Eine einfache Recherche in die Literaturdatenbank «Zenon» des Deutschen Archäologischen Instituts (zenon.dainst.org) zeigt auf, wie dominant diese Begriffe sowohl in ihrer englischen wie auch in ihrer deutschen Version sind. Am 24. August 2015 waren für *Identity* 7995 und für *Identität* 2793, für *Power* 7303, für *Macht* 2858 Treffer festzustellen. Verglichen mit zentralen archäologischen Begriffen wie etwa *Stil* (2323 Treffer), *Skulptur* (2298), *Malerei* (4240), *Bild/Bilder* (3593), *Image* (3709), *Bildnis* (297) bzw. *Porträt* (662) sind die sehr hohen Trefferzahlen für *Identity/Identität* und den erstaunlich positiv konnotierten Begriff *Power/Macht* in verschiedener Hinsicht aufschlussreich; sie verraten zugleich viel über die Strukturierung einer globalisierten Forschung und generell über unsere Zeit. Zu diesem Wissenschaftsbetrieb gehören auch die institutionellen und informellen Netzwerke, deren ambivalenter Einfluss auf den Gang der Forschung in dem hier interessierenden Bereich immer grösser wird. Es ist daher immer wieder danach zu fragen, wie unter solchen Voraussetzungen «Neues» entstehen kann.

N. T. Elkins und St. Krmnicek sprechen an mehreren Stellen das Verhältnis von Numismatik und Alter Geschichte an. Dass sich dieses nicht ohne jede Spannung darstellt, hängt mit dem vielschichtigen Aussagepotenzial der Münze und den damit gegebenen unterschiedlichen Herangehensweisen zusammen. Die immer wieder zitierte Äusserung des Althistorikers A. H. M. Jones, der in der 1956 erschienenen Festschrift für H. Mattingly[13] Münzbilder mit Briefmarken verglich, die kein ernsthafter Historiker als seriöse Quelle benutzen würde, hat diejenigen herausgefordert, die sich um die Deutung antiker Münzbilder bemühten. Viele ihrer Akteure waren Archäologen, die, wie St. Krmnicek und N.T. Elkins hier aufzeigen, entscheidende Beiträge geleistet haben. Dennoch, für die Erschliessung und Auswertung von Quellen gibt es keine disziplinären Monopole, nur müssten dabei von allen Beteiligten vergleichbare Standards berücksichtigt werden, was eine gemeinsame «Sprache» voraussetzt. Diese gilt es nicht nur zwischen Numismatik, Archäologie, Alter Geschichte und Klassischer Philologie

[13] A. H. M. Jones, Numismatics and History, in: R. A. G. Carson – C. H. V. Sutherland (Hrsg.), Essays in Roman Coinage presented to Harold Mattingly (Oxford 1956), S. 13–33, bes. S. 15–16 und 32–33.

zu finden, sondern sie ist im Zusammenhang mit der Deutung griechischer und römischer Münzbilder ebenso mit vielen andern Disziplinen ausserhalb der Altertumswissenschaften zu suchen. Die Publikation des Tübinger Workshops *Art in the Round* leistet einen anerkennenswerten Beitrag auf dem Wege zu der dazu notwendigen Diskussion.

Hans-Markus von Kaenel
Johann Wolfgang-Goethe-Universität Frankfurt a. M.
Institut für Archäologische Wissenschaften, Abt. II,
Norbert-Wollheim-Platz 1
D-60629 Frankfurt a. M.
v.Kaenel@em.uni-frankfurt.de

Ulrike Peter – Bernhard Weisser (curatori)

Translatio Nummorum. Römische Kaiser in der Renaissance. Akten des internationalen Symposiums, Berlin 16.–18. November 2011

Cyriacus. Studien zur Rezeption der Antike, Band 3. Verlag Franz Philipp Rutzen, Mainz e Ruhpolding, 2013, 360 pp. con ill. in b. e n. e a colori nel testo; ISBN 13-978-3-447-06902-1

Il volume, elegantemente edito su carta di qualità, raccoglie le comunicazioni presentate ad un congresso internazionale tenutosi a Berlino nel 2011 ed organizzato nell'ambito del *Census of Antique Works of Art and Architecture Known in the Renaissance*. Questo volume è il terzo del Programma *Cyriacus. Studien zur Rezeption der Antike* e si propone di analizzare le fonti della letteratura numismatica del Rinascimento. Merito chiaro della iniziativa è quello di aver portato all'attenzione della comunità scientifica il ricco materiale bibliografico relativo alla fortuna delle monete antiche nel Rinascimento, come fonte per le opere di numismatica, ma anche di storia dell'arte e di storia della cultura in genere. Questi studi hanno avuto una accelerazione dopo l'uscita del volume di Dekesel[1] che ha determinato una nuova riflessione sugli studi di numismatica attraverso lo strumento della letteratura antica e di conseguenza delle innumerevoli fonti manoscritte conservate nelle biblioteche e negli archivi di mezza Europa[2]. Nel contempo questi saggi si inseriscono in tutto un filone di ricerca sull'arte antica seriale che ha influenzato l'arte del Rinascimento[3] e non solo, se ne veda il saggio di Settis nella recente mostra milanese a documentare l'attualità della ricerca[4].

Nel volume sono riuniti 24 contributi di studiosi di diversa estrazione, direttori e conservatori di musei, docenti universitari, bibliotecari, archivisti e collezionisti: 15 sono in tedesco, oltre l'introduzione, ad indicare la diffusione di questi temi nel mondo germanofono, 3 sono in italiano ed i restanti 6 in inglese.

Nella introduzione (pp. 13–15) U. Peter sottolinea come il progetto sia nato e sia cresciuto, indicando anche i finanziatori, le istituzioni coinvolte e gli studiosi che si sono prodigati per la definizione dei temi e delle ricerche soprattutto nell'ambito delle attività del Berliner Münzkabinett. Segue un saggio di U. Pfisterer: *«Sinne-Wissen». Jean Siméon Chardin und die Numismatik zwischen Kunst und Wissenschaft* (pp. 17–37), che funziona da prologo ai testi successivi. Chardin, pittore del settecento, viene analizzato in relazione a quattro aspetti del suo rapporto con le

1 C.E. Dekesel, A Bibliography of 16th Century Numismatic Books (London 1997).

2 Si veda la recente costituzione a Bruxelles del gruppo di studio FINA *(Fontes Inediti Numismaticae Antiquae)*.

3 G. Gorini, The tradition of Greek and Roman Coinage in the Italian Renaissance Art, Studies in Art History, Tokyo University 13, 1998, pp. 151–190.

4 S. Settis, Supremely original. Classical art as serial, iterative, portable, in: *Serial/Portable Classic. The Greek Canon and its Mutations*, ed. Salvatore Settis with Anna Anguissola and Davide Gasparotto, Fondazione Prada (Milano 2015), pp. 51–88 (versione in italiano, pp. 273–287).

monete antiche, in particolare segnaliamo il paragrafo sull'archeologia del saper silenzioso con riferimenti alla tradizione iconografica italiana del '500 con disegni di alcuni reperti etruschi che ricopiati in un codice in Germania portano poi ad una relazione di un ritrovamento con due monete che segnano anche il terminus post quem per la sepoltura della tomba. Questi ed altri elementi numismatici risultano essere alla base della sua ispirazione pittorica.
L'opera ha poi una scansione in sei tematiche particolari:

1. Gli antiquari e i loro scritti
M. Mulsow, *Kaisermünzen und Koncurrenten. Numismatische Diskussionen zwischen Spanheim, Morell und ihren Gegnern* (pp. 39–46) inizia nell'ambito della prima tematica con un argomento tipico della Repubblica delle Lettere con riferimento a corrispondenze e discussioni sulla interpretazione delle leggende monetali.

Seguono M. Chatzidakis, *Auf der Suche nach dem Grossen Epiker. Die Kenntnis der antiken chiotischen Numismatik in einer Berliner Zeichnung Ciriacos d'Ancona* (pp. 47–55) che partendo da un disegno di Ciriaco d'Ancona conservato a Berlino che raffigura Omero seduto, ripercorre il tipo che compare anche sulle emissioni in argento e bronzo di Syrma e su quelle in bronzo di Chios in cui appare chiara la legenda.

J. Kagan, *Notes on the Study of Greek coins in the Renaissance* (pp. 57–70) in cui viene analizzata la conoscenza delle monete greche nel Rinascimento, confermando la centralità del mercato di Venezia nell'acquisire materiale numismatico dall'Oriente[5] e l'importanza della conoscenza delle monete della Magna Grecia e della Sicilia attraverso le opere del Lazius, del Golzius, del Paruta e del Mirabella[6].

Seguono due contributi sul Golzius: W. Hollstein, *Die Fasti Magistratuum et Thiumphorum Romanorum des Hubert Goltzius. Eine Analyse der Münzbilder* (pp. 71–90) ove si considera la tipologia delle emissioni romane tardo repubblicane attraverso i disegni presenti nell'opera del Golzius[7] e H. Wrede, *Der Nutzen der Numismatik bei Hubert Goltzius* (pp. 91–99) che affronta invece l'utilità dello studio della numismatica antica per molte altre discipline come la zoologia, la botanica etc.

[5] Ribadito da De Callataÿ nello stesso volume a pag. 135 in cui ricorda la collezione Loredan di monete greche, cfr. anche G. Gorini, Monete greche a Venezia, in: ....ut.... rosae....ponerentur. Scritti di archeologia in ricordo di Giovanna Luisa Ravagnan, a cura di E. Bianchin Citton e M. Tirelli, Quaderni di Archeologia del Veneto, Serie Speciale 2, Treviso 2006, pp. 77–81 e G. Gorini, Collectionnisme de monnaies grecques et recherche scientifique, C.E.N. Bulletin, 48, n. 1, 2011, pp. 313–322.

[6] Da integrare con R. Macaluso, Storia degli studi di numismatica antica in Sicilia, II, A. Recupero, M. Calcagni, Sicilia archeologica VIII, n. 27, Aprile 1975, pp. 17–23 e G. Gorini, The Study of Greek Numismatic during the 18th Century in Italy, in: Numismatik und Geldgeschichte im Zeitalter der Aufklärung – Numismatische Literatur im 18. Jahrhundert, 4–9 Maggio 2009 in Dresden Internationaler Kongress in Staatliche Kunstsammlungen Dresden, Münzkabinett (= Numismatische Zeitschrift, Band 120/121, Vienna 2015 I), pp. 176–188.

[7] Aggiungerei il riferimento a E. Lemburg-Ruppelt, Primi disegni di rovesci. La medaglia antica usata come documentazione, in La tradizione classica nella medaglia d'arte dal Rinascimento al Neoclassico, Atti del convegno internazionale Castello di Udine, 23–24 ottobre 1997, a cura di M. Buora (Trieste 1999), pp. 25–38.

Concludono la sezione due studi su Pirro Ligorio: I. Campbell, *Pirro Ligorio's Use of Numismatic Evidence. Examples from his Oxford Codex* (pp. 101–110) in cui si esamina un codice «miscellaneo» conservato ad Oxford, che conferma la disinvoltura con cui il Ligorio interpretava resti antichi nei suoi disegni,anche con l'uso di monete, ma fraintendendo spesso monumenti e reperti antichi. Nel contributo di P. Serafin, *Pirro Ligorio e le monete tra storia e mito. L'esempio di Nerone (dal Codice Torino 21)* (pp. 111–124) vi è un'ampia disamina delle emissioni di Nerone riprodotte nel codice torinese, confrontato anche con quello di Napoli e cercando di riflettere sulla figura di un sovrano molto discusso di cui forse non è da escludere un riferimento a quel *Elogium Neronis* del Cardano edito a Basilea nel 1562.

2. Gli antiquari e le loro collezioni

La seconda sezione tematica si apre con un denso saggio di F. De Callataÿ, *The Numismatic Interests of Laevinus Torrentius (1525–1595) one of the Foremost Humanists of his Time* (pp. 125–140) su di un umanista fiammingo Laevinus Torrentius di cui si conserva a Bruxelles un inventario della sua biblioteca e della sua collezione numismatica (RLB, Ms.6269) entrambe analizzate dettagliatamente dall'A. soprattutto per quanto riguarda le monete greche particolarmente rare per l'epoca. J. Cunnally, *The Mystery of the Missing Cabinet. Andrea Loredan's Coin Collection and his Fate* (pp. 141–148) ricostruisce quanto si conosce su questa collezione di cui forse alcuni esemplari sono ancor oggi rintracciabili nelle collezioni dei Musei di Londra e di Napoli[8].

U. Kampmann, *Die Schellenberg-Briefe. Eine wertwolles Zeugnis für den Kenntnisstand eines «normalen» Sammlers zur römischen Antike* (pp. 149–157) prosegue con un profilo del collezionista svevo (1552–1609) ricostruito attraverso le 148 lettere inviate a J. J. Rüeger, perché raccoglieva soprattutto monete romane imperiali con interesse prevalentemente collezionistico e non storico o scientifico.

3. Monete e trasferimento del sapere

U. Peter, *Testimonianza Vera. Erschließung römischer Münzen als historische Quelle — Das Beispiel Sebastiano Erizzo (1525–1585)* (pp. 159–177) affronta l'opera dell'Erizzo, *Discorso sopra le medaglie degli antichi,* Venezia 1571 in relazione a quella del Vico mettendo in risalto i criteri della riproduzione del materiale e le interpretazioni a volte sicure come per le monete con la IVDEA CAPTA e altre errate come nel caso del crotoniato (p. 172), termine che fa derivare dalla zecca di Crotone e questo ci rimanda al saggio seguente di P.F. Mittag, *Die Erforschung der Kontorniaten in der Renaissance und deren Wirkung bis ins frühe 18. Jahrhundert* (pp. 179–186) che ritorna sulla interpretazione di queste monete–medaglie negli autori dal XVI al XVIII secolo con un chiaro riepilogo delle diverse cronologie ed interpretazioni (p. 186).

[8] Sul collezionismo numismatico a Venezia vedi anche G. Gorini, Lo statuario pubblico: il collezionismo numismatico, in: Lo statuario pubblico della Serenissima. Due secoli di collezionismo di antichità 1596–1797, a cura di I. Favaretto e G. L. Ravagnan (Padova 1997), pp. 132–135.

4. Monete come modelli

A. Burnett, *Ancient Coins on Buildings in Northern Italy in the late Quattrocento* (pp. 187–200) si occupa di un tema poco trattato negli studi di scultura rinascimentali e cioè dei tondi marmorei ispirati a monete romane imperiali presente in molti edifici dell'Italia Settentrionale. L'ispirazione pare venire forse tramite disegni, data la inaccuratezza delle riproduzioni presenti, ad esempio, nella Cappella Colleoni a Bergamo, la Certosa di Pavia, a Genova, a Verona[9], ma si potrebbe aggiungere anche a Padova[10]. Si ipotizza in fine, un'origine dovuta allo scultore Amadeo, probabilmente sotto l'influenza del Filarete.

A.M. Stahl, *Roman Imperial Coins as an Inspiration for Renaissance Numismatic Imagery* (pp. 202–218), offre un breve sguardo al tema del ritratto sulle monete e medaglie dal XIV al XVI secolo, utilizzando esemplari della collezione dell'Università di Princeton.

D. Korbacher, *Von der* Vera Imago *zur* Imago Viva. *Zur Rezeption antiker Münzen im Medium der Zeichnung von Pisanello bis Leonardo* (pp. 207–218) affronta il rapporto tra disegni, compreso quello famoso del Pisanello con quattro antiche monete, ma forse l'ultimo ritratto a destra è un riproduzione del cd. Milone rinascimentale[11] e quelli di J. Bellini fino a giungere a Leonardo da Vinci.

5. Monete ed immagini

G.F. Chiai, *Imagines verae? Die Münzporträts in der antiquarischen Forschung der Renaissance* (pp. 219–236) siamo qui di fronte ad un ampio saggio corposo e ben documentato che fa il punto sulla ritrattistica rinascimentale che deve molto ai ritratti monetali romani imperiali. Si parte dal Petrarca con la famosa lettera a Lelio di Stefano (*Famil.* XIX 3,14-15) del 1355, per passare poi alle opere dell'Erizzo, dell'Augustin, del Rouille, del Vico e di Strada con confronti tra immagini riprodotte nei testi e quelle di esemplari reali giungendo ad interessanti conclusioni.

U. Eydinger, *Die Münze als Träger Ikonographischen Wissens. Ein Hilfsmittel bei der Identifizierung antiker Götterbilder in der Renaissance?* (pp. 237–249) cerca di utilizzare le monete antiche come strumento per identificare alcune divinità in particolare l'Ercole Farnese[12] o il Marte dei Musei Capitolini o rilievi con miti delle origini di Roma con risultati molto convincenti.

9 Vedi ora E. Napione, I sottarchi di Altichiero e la numismatica. Il ruolo delle imperatrici, Arte Veneta 69, 2012 [2015], pp. 23–39.

10 G. Gorini, Le monete greche e romane nell'arte rinascimentale veneta in A testa o croce. Immagini d'arte nelle monete e nelle medaglie del Rinascimento esempi dalle collezioni del Museo Bottacin, Catalogo della mostra a cura di G. Gorini, R. Parise Labadessa, A. Saccocci (Padova 1991), pp. 67–85.

11 G. Gorini, New studies in Giovanni da Cavino, in Studies in the History of Art, vol. 21, The National Gallery of Art, Washington (Washington 1987), pp. 45–54, p. 48, cfr. sua nota 14.

12 Si veda in particolare ora C. Gasparri, *Nascita di un'icona. L'Ercole Farnese e il potere del luogo,* in: *Serial/Portable Classic. The Greek Canon and its Mutations,* a cura di S. Settis con A. Anguissola e D. Gasparotto, Fondazione Prada (Milano 2015), pp. 333–337.

M. Asolati e M. Callegari, *Esempi di modelli iconografici nelle raffigurazioni monetali presenti in manoscritti e libri a stampa nella Repubblica di Venezia durante il XVI secolo* (pp. 251–263) trattano il Callegari di un Mss. Cl. III, Cod. 42 (1399) della Querini Stampalia di Venezia con disegni di monete che riproducono prevalentemente opere del Cavino e che possono ben attribuirsi a lui[13] e l'Asolati del Mss. 663 del Seminario di Padova attribuendo i disegni delle monete sempre al Cavino, opinione pienamente condivisibile.

N. Struck, *Vergleichendes Sehen. Die Numismatik als Wurzel der Stilkritik* (pp. 265–278) ritorna sul tema del confronto tra le immagini delle auguste in particolare Iulia Titi nella trattatistica rinascimentale e considerando sotto il profilo stilistico anche le riproduzioni di monete siculo-puniche note nel Rinascimento attraverso l'opera del Goltius, *Sicilia et Magna Graecia* del 1576.

6. Adattamenti, trasformazioni e falsificazioni

F. Missere Fontana, *Tra aemulatio e frode: storie di monete, storie di falsi* (pp. 279–299). Il saggio si sviluppa sull'analisi dell'equilibrio fra i due concetti di emulazione e di falsificazione analizzando fondamentalmente la produzione «monetale» del Cavino a cui attribuisce i disegni che accompagnano il manoscritto del Maggi[14] e viene affrontato il più ampio problema del rapporto tra questi due concetti nella produzione medaglistica rinascimentale con un ricca documentazione filologica di particolare pregio[15].

J. Helmrath, *Transformationen antiker Kaisermünzen in der Renaissance. Einige Thesen* (pp. 301–317) sviluppa alcuni temi iconografici che sono ripresi in miniature e in dipinti del Rinascimento come l'affresco della Casa del Cambio a Perugia o nella Sala dei Gigli a Palazzo Vecchio di Firenze, senza tralasciare una ispirazione classica in una formella della porta del battistero fiorentino.

K. Dahmen *(Um-)Wege der Auseinandersetzung mit der Antike. Medaillenkunst vor Pisanello- Anregungen und Vorbilder* (pp. 319–325) affronta il tema dell'origine della medaglistica rinascimentale partendo dalle tessere e medaglie Carraresi e dei Da Sesto di Venezia anche con il contributo di una bolla di Federico Barbarossa.

V.-S. Schulz, *Vom Tyrannenmörder zum Souverän. Umdeutungen des Brutuskultes im 16. Jahrhundert* (pp. 327–344) fornisce una interpretazione del culto di Bruto nel Rinascimento ed in particolare della famosa moneta con i due pugnali e il berretto frigio, che è stato il prototipo di medaglie rinascimentali e di Enrico II di Francia.

[13] Cfr. in questo stesso volume il saggio di F. Missere. Cfr. ora M. Calogero, Marco Mantova Benavides e le medaglie: Tracce di una collezione e appunti dal Gymnasium (1568) su Giovanni da Cavino, in: Le arti a dialogo. Medaglie e medaglisti tra Quattro e Settecento a cura di L. Simonato, Scuola Normale Superiore di Pisa (Pisa 2014), pp. 123–145, p. 132.

[14] Bibl. Seminario Vescovile di Padova, MS n. 663.

[15] F. De Callataÿ, La controverse «Imitateurs/Faussaires» ou les riches fantaisies monétaires de la Renaissance, in Copier et contrefaire à la Renaissance. Faux et usage de faux, Atti del convegno organizzato da R.H.R. e da la S.F.D.E.S. 29, 30 e 31 ottobre 2009, a cura di P. Mounier e C. Nativel, Università Paris l-Pantheon – Sorbonne, (Paris 2014), pp. 269–291.

Completano il tutto un indice delle opere numismatiche del Rinascimento, dei nomi degli artisti e dei personaggi citati e un elenco degli autori con i loro recapiti, così l'opera già valida per il suo contenuto, diviene strumento utile alla ricerca per la possibilità di una pluralità di rimandi.

Il volume si presenta come una ricca messa a punto (ottimo l'apparato illustrativo anche a colori) dei rapporti stretti tra numismatica e storia dell'arte nel Rinascimento in un continuo dare e ricevere di immagini monetali e di riferimenti iconografici, tramite i contatti tra gli artisti, gli studiosi ed i collezionisti. Ricco e stimolante per ulteriori ricerche l'apparato delle note e molti i rinvii tra un contributo e l'altro per cui, anche se in maniera disorganica, il volume appare come una ricerca autorevole sul recepimento delle monete antiche, soprattutto romane imperiali, nella produzione artistica, prevalentemente italiana del Rinascimento. Dobbiamo pertanto congratularci con gli organizzatori dell'incontro ed i curatori del volume per il successo della iniziativa, che rimarrà come un punto di riferimento negli studi sulla tradizione delle immagini monetali nei prodotti dell'arte rinascimentale europea.

Giovanni Gorini
Università degli Studi di Padova
Dipartimento dei Beni Culturali
Piazza Capitaniato 7
I–35139 Padova
giovanni.gorini@unipd.it